

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

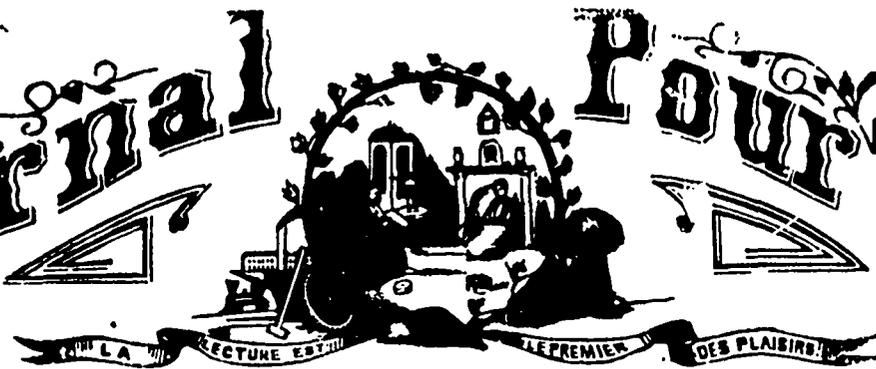
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 11 DECEMBRE, 1879.

No. 13.

UN ROI DANS LA CAMPINE.

Suite.

— Eh ! cher petit père ! je serai dimanche prochain la vierge qui doit figurer à l'occasion du tir, n'est-il pas vrai ? le syndic me l'a promis lui-même. »

En voyant le charmant sourire de la petite fille, la figure d'Henri prit une expression de douceur :

— Oui, oui, chère petite Anna, c'est toi qui présenteras le bouquet au roi ; oh ! tu seras si jolie ! je te rapporterai de la ville une belle robe blanche.

— Et de beaux rubans en soie bleue, père ?

— Oui, en belle soie bleue.

— Oh ! comme je serai belle ! » s'écria l'enfant, et de joie, elle se mit à danser dans la chambre. « Oh ! comme je serai jolie, Bernard ; une robe blanche avec des rubans de soie ! » et elle prit le garçon par la main, comme pour l'inviter à partager son bonheur ; mais celui-ci était triste et il détourna ses yeux, qui étaient prêts à verser des larmes.

— Bernard, pourquoi êtes-vous si triste ? n'aimez-vous pas que je sois la vierge ? »

Le jeune garçon murmura : « Je ne pourrai assister à la fête, chère petite Anna ! »

— Hélas ! » répondit la petite fille ; sa folle joie disparut instantanément, et elle s'arrêta un moment comme pour trouver une solution à la difficulté. Bientôt elle s'élança de nouveau vers Henri : « Père, père, s'écria-t-elle, est-ce que Bernard pourra offrir la flèche au roi ? »

— Oh ! les malins gaillards, dit Henri en riant, eh bien ! nous le demanderons au syndic.

— Et il l'accordera ?

— Peut-être ; je le crois bien.

— Oh ! s'écria alors l'enfant pleine de joie, Bernard, vous offrirez la flèche au roi, la jolie flèche garnie de plumes bariolées, et je figurerai la vierge, et j'offrirai le grand bouquet de fleurs, quel bonheur ! »

Et les deux enfants se mirent à courir et à sauter par la chambre, tant leur joie était grande.

Quelques instant après, Henri se leva, souhaita le bonsoir à Pierre et à Gertrude, refusa de recevoir leurs

remerciements, et, suivi de ses domestiques et de ses servantes, il quitta la ferme.

II.

La cloche résonnait joyeusement par le village, et annonçait la fin de la grand-messe. Une foule compacte se précipita par la porte trop étroite de l'humble église, et se répandit en flots tumultueux sous les arbres verdoyants qui ornaient la vaste place.

Celle-ci avait un air de fête. Les tilleuls étaient ornés de draperies rouges et blanches, et le long des maisons on avait planté de jeunes sapins, élevé des arcs de triomphe et d'autres ornements, ou l'on y avait appendu aux façades des bannières de différentes couleurs.

En un instant, toute l'enceinte fut couverte de monde et présenta le spectacle le plus animé : ici flottaient au vent les banderoles et les drapeaux des diverses gildes ; là brillaient les jeunes paysannes avec leurs beaux bonnets à barbes tombantes, ou avec le gracieux petit chapeau de paille dont les rubans flottaient sur leurs épaules. De nombreux jeunes gens, vêtus de blouses bleues, couraient de côté et d'autre, tenant à la main des arcs ou des arbalètes, ou regardaient avec curiosité les sociétés qui arrivaient.

Sur les grandes tables des cabarets, les cruches pleines et les verres s'entre-choquaient sans cesse, au bruit des causeries et des éclats de rire.

Tout à coup, plusieurs tambours donnèrent le signal du départ ; la foule des enfants, des jeunes paysannes et des curieux se forma aussitôt en cercle autour d'eux, et les sociétés, accourant en hâte, eurent peine à se frayer un passage à travers les masses.

Les étendards furent remis à des jeunes gens montés sur de robustes chevaux de labour parés de draperies de toutes couleurs : ceux-ci, allant et revenant au trot, ouvrirent aux gildes un large chemin au milieu des habitants du village.

Les gildes se mirent lentement en mouvement. Chaque société était précédée d'un tambour ; après celui-ci venait un homme fortement bâti qui agitait, comme une bannière vic-

torieuse, au-dessus de la tête des rois et des syndics, une longue banderole attachée à un bâton. Les dignitaires, ornés de chaînes en argent, d'écus et de médailles, s'avançaient gravement, suivis des sociétaires rangés deux à deux, et portant à la main leurs arcs enjolivés de différentes manières.

La gilde de Saint-Sébastien ouvrait la marche. Au milieu de ses membres s'avançait une charmante enfant, une petite fille vêtue d'une robe blanche, et portant sur la tête une couronne de fleurs de même couleur. Deux des plus jeunes sociétaires la conduisaient. Ils étaient aussi chargés de la garde de l'oiseau en bois, que la jeune fille tenait à la main, car c'était une honte ineffaçable que de se le laisser ravir. Pareille chose s'était déjà vue, et avait maintes fois donné lieu à des rixes sanglantes.

La petite Anna, avec sa couronne de fleurs sur ces boucles blondes, était si séduisante, que les mères la montraient du doigt à leurs enfants :

— Voyez donc comme la petite vierge est jolie ! »

Et les enfants frappaient, d'admiration, dans leurs petites mains.

Venait ensuite Bernard avec la riche flèche d'honneur destinée au vainqueur.

Les sociétés invitées marchaient derrière dans le même ordre, en prenant rang d'après leur ancienneté. Les gildes, suivies par une foule innombrable, traversèrent la place du village au milieu des applaudissements et des cris de joie des spectateurs.

A un quart de lieue du village se trouvait une vaste plaine au milieu de laquelle on avait élevé une haute perche. A l'arrivée des gildes, celle-ci fut abaissée et relevée ensuite, portant à son extrémité l'oiseau de bois. Alors les arcs furent tendues et les flèches tirées des carquois ; le sort décida de l'ordre dans lequel devait tirer chacun des membres de la gilde de Saint-Sébastien.

L'ancien roi ouvrit la lutte ; il lança sa flèche dans les airs et frappa l'oiseau d'un coup violent. Celui-ci oscilla, mais resta néanmoins solidement fixé sur la perche.

Dès ce moment, les flèches sifflèrent dans l'air ; beaucoup allèrent se perdre inutilement dans l'espace, ou

furent trembler la mince perche ; aucune ne toucha l'oiseau.

Vint enfin le tour d'Henri ; la foule suivit ses mouvements avec une vive attention, car il jurait de par le ciel et l'enfer qu'il ne manquerait pas l'oiseau, mais bien l'abattraît réduit en pièces. Il tend son arc, vise d'une main ferme, lâche sa flèche... mais en vain ; elle vola, en sifflant, dans les airs, et alla retomber, quelque instants après, à une assez grande distance.

Le rouge de la honte lui monta au front, et ce fut avec un dépit mal contenu qu'il accueillit les plaisanteries de ses camarades.

« Henri, dit Pierre en riant, c'est à vos dépens que vous aurez commandé les tonnes de bière d'orge : mais je vous en tiens quitte, si je ne brise pas la tête de l'orgueilleuse bête ! »

En même temps, le paysan posa sa flèche sur la corde, éleva l'arc, et un instant après la tête de l'oiseau tombait sur le sol avec l'arme qui l'avait frappée.

« L'oiseau vous reste, essayez encore une fois, dit Pierre en raillant Henri ; car cette fois j'en veux à toute sa carcasse. »

Les flèches se succédaient dans l'espace ; tantôt c'était la queue, tantôt une aile de l'oiseau qui arrivaient à terre, et lorsqu'arriva le tour d'Henri, il ne restait plus au bout de la perche qu'une petite masse ronde ; emporté par son impétuosité aveugle, il manqua de nouveau le but.

« L'oiseau reste donc pour moi ! » s'écria Pierre d'un air narquois. Mais avant qu'il eût tendu son arc, l'oiseau tombait. Henri, emporté par la passion, s'était hâté de retirer une seconde flèche de son carquois et l'avait lancée dans les airs. Cependant, ce second coup, tiré en dépit de toutes les lois qui régissent les guildes, avait soulevé un vif mécontentement parmi les paysans. Celui qui avait troublé l'ordre fut violemment écarté de la perche, et quelques-uns même le menacèrent du poing.

« Damnation ! » murmura Henri, et il se répandit en invectives furieuses contre ses adversaires.

Le corps brisé de l'oiseau fut hissé de rechef sur la perche, et bientôt après le tir fut repris régulièrement.

« Henri, il ne me faut pas deux coups pour être roi, » s'écria d'un ton railleur l'imprudent Pierre.

Il éleva son arc, abaissa la corde jusqu'à ce qu'elle affectât la forme d'un cercle, la laissa ensuite échapper de ses doigts avec rapidité et justesse, de telle sorte que la masse informe descendit en mille pièces avec la flèche brisée.

La foule fit entendre de bruyants hourras ; les tambours battirent une marche triomphale, les banderoles et les drapeaux furent agités dans les airs, et les insignes de la royauté

furent attachés sur la poitrine de Pierre.

Henri sentait sa poitrine battre avec violence ; le rouge de la honte et de la colère colorait son front ; il suivit d'un air farouche et en chancelant le cortège qui s'éloignait lentement.

III.

Le soir était tombé ; le village était enveloppé du sombre manteau de la nuit, et cependant l'agitation et le bruit de la fête n'avaient pas cessé. Les pâles rayons que la nuit lançait de temps en temps à travers les nuages laissaient apercevoir différents groupes qui erraient par les rues comme des ombres nocturnes, sortaient des cabarets trop pleins ou entraient ensemble dans une salle où une musique vive et sautillante invitait à la danse.

Dans le cabaret qui servait de lieu de réunion à la gilde de Saint-Sébastien, l'entrain était toujours le même, et les alentours retentissaient de cris sauvages et de chants joyeux.

Les verres résonnaient en s'entrechoquant ou tombaient en pièce avec joyeuse expansion ; les paysans s'offraient les uns aux autres les cruches pleines, que l'on vidait jusqu'au fond et que l'on remplissaient sans cesse dans de grands cuveaux contenant de la bière.

A leur démarche chancelante, au bégayement de leur voix et aux propos insensés ou sans suite, on pouvait s'apercevoir que quelques-uns s'étaient par trop laissés égayer par la boisson, et qu'ils avaient usé outre mesure de la bière d'orge, qui était versée à discrétion à la ronde, car la gilde régalaît pour fêter l'inauguration de son nouveau roi, et les paysans pouvaient ainsi satisfaire leur glotonnerie sans qu'il en coûtât à leur avarice.

—:o:—

LE JOUEUR PHILANTHROPE.

On était au moment du congrès de Vienne, où les quatre principaux gouvernements de l'Europe étaient venus discuter une des questions les plus graves qui aient agité notre époque. Jamais la capitale de l'Autriche n'avait été aussi brillante ni aussi animée. Des divertissements de toute sorte se succédaient comme par enchantement ; on ne voyait plus que bals, spectacles, illuminations, courses, chasses, enfin tout ce que l'imagination peut créer dans un but de plaisir et de réjouissance.

Un jour les Loïs de Tchœnbron étaient sillonnés de nombreux cavaliers, accourus pour prendre part ou pour assister en témoins à une chasse à courre donnée par l'empereur. Au nombre des invités se

trouvait un Anglais connu par son immense fortune, ses excentricités et sa passion pour le jeu. Plusieurs fois déjà, sir Richard Haight—c'était son nom—avait remarqué près de lui un jeune homme d'une mine élégante, montant une bête magnifique, et cherchant, selon toute apparence, à attirer son attention. Lassé, enfin, de cette sorte de poursuite et désireux de satisfaire sa curiosité, sir Richard tourne la tête de son cheval vers l'étranger. Aussitôt celui-ci s'avance, et, d'un air embarrassé :

—Monsieur, dit-il, j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer.

—En effet, répond l'Anglais, votre physionomie ne m'est pas inconnue ; mais votre nom m'est entièrement sorti de la mémoire.

—Je ne pense pas que vous l'ayez jamais su. Je ne vous ai vu que dans des endroits publics, et entre autres à l'hôtel d'Angleterre à Moscou. Notre connaissance se bornant là, ma démarche vous paraît sans doute étrange et sans gêne ; mais votre cœur m'excusera, je l'espère, lorsque vous m'aurez entendu.

—Si je puis faire quelque chose pour vous, parlez, dit Haight avec une affabilité qui révélait l'intérêt que lui inspirait son interlocuteur.

—Monsieur, je viens vous demander ma liberté.

—A moi ?

—A vous-même.

—Vous vous méprenez, monsieur. Je suis Anglais et sans aucune espèce d'influence : je ne m'occupe que de jeu.

—Précisément, c'est là tout mon espoir. Si je vous disais que vous pouvez arracher un malheureux à la plus vile des conditions... effacer de son front ce seau qui le relègue au dernier rang de la société, que diriez-vous ?

—Vous m'étonnez, monsieur, dit sir Richard. Je ne vois pas le rapport qui peut exister entre ce dont vous me parlez et votre position.

—Ma position ! s'écrie l'étranger d'un ton d'amertume. Pour les sentiments et l'éducation, peut-être ; mais c'est ma naissance... car, puisqu'il faut vous le dire, je suis sujet russe et serf. Mon nom est Neston Chlestakoff : je suis la propriété du prince Osinanzoff.

—Une émotion visible succédant à la surprise, sir Richard tend affectueusement la main à Neston, en lui disant :

—Monsieur, je désire vivement faire autre chose que de vous plaindre. En quoi puis-je vous être utile ? Mais je crois que nous causerons plus à notre aise en nous éloignant un peu, car je vous dirai que le prince est ici, et il ne doit même pas être loin de nous, j'aperçois la livrée de sa maison.

La proposition acceptée, les deux

cavaliers prennent le galop, en fuyant l'endroit où ils supposaient la présence d'Osmanzoff. A une certaine distance, ils s'arrêtent, et Neston, reprenant la parole, dit à sir Richard :

—Le prince, si je ne me trompe reçoit ce soir à son château ?

—En effet, je dois m'y trouver.

—En sortant de chez lui, au lieu de rentrer à Vienné, vous allez chez le baron de Pushkine ?

—Oui, pour y jouer toute la nuit. Le prince y sera.

—J'étais bien informé, répond Neston en portant la main à sa poche.

Puis après un instant de silence et d'hésitation :

—Monsieur, dit-il, j'ose espérer que vous voudrez bien vous charger de de ce portefeuille : il contient un million de roubles en billets de banque

—Comment, s'écrie Haight avec surprise, un million !

—Veuillez le prendre, je vous prie, et permettez-moi de vous raconter mon histoire. Je suis né près du Volga, dans un village appartenant au prince Osmanzoff, le père de celui que vous connaissez. Désirant récompenser le zèle et le dévouement que mon père n'avait cessé de montrer pendant les nombreuses années qu'il avait été attaché à sa personne. le vieux prince, avant de mourir, lui laissa une somme considérable mais il oublia malheureusement de l'affranchir. Mon père alors se livra au commerce des fourrures avec la Russie méridionale ; son activité et son intelligence ne tardèrent pas à accroître son capital. Mon éducation fut confiée à un Français, qui, devenu un ami pour moi, me conseilla souvent de me soustraire à un odieux servage en me retirant dans une des contrées occidentales de l'Europe. Mais je savais toutes les conséquences qui devaient en résulter pour ma famille ; il ne s'agissait de rien moins que la confiscation des biens de mon malheureux père. Je dus donc y renoncer. On parlait, du reste d'un grand changement social pour la Russie : je me laissais aller au doux espoir d'une mesure abolissant à tout jamais la condition du serf. Mais j'attendis en vain. L'impulsion philanthropique de l'empereur dut céder aux dispositions impitoyables de la noblesse, et l'ukase décida seulement que les serfs seraient désormais vendus avec le village, au lieu d'être vendus individuellement.

—Mais interromp't sir Richard, pourquoi n'avez vous pas cherché à acheter votre liberté ?

—Cela ne se peut, répliqua Neston. Il existe dans la noblesse un odieux pacte interdisant toute rançon. Un serf du comte Naroumoff a offert jusqu'à deux millions de roubles pour sa liberté ; il n'a pu l'obtenir. Son

tribut annuel ne montait pourtant qu'à une somme de quelques roubles ; mais quelques seigneurs se font un plaisir de compte parmi leurs vassaux des millionnaires dont la fortune peut s'écrouler en un instant, à leur caprice. J'ai jusqu'ici supporté mon uniforme avec la résignation d'un chrétien, et cherchant une consolation dans les voyages, les affaires, les œuvres de charité ; mais mon courage est à bout, car il ne s'agit plus seulement de moi. Je suis sur le point de me marier, et le seul fait de cette union plonge une victime de plus dans les fers de l'esclavage.

Ici le jeune Russe s'arrêta comme dominé par son émotion ; puis, après un instant, il reprit :

—Je vous ai déjà dit que le prince Osmanzoff possède un village sur les bords du Volga. Ce village ne contient pas plus de cinquante maisons, et pourtant il ne le céderait à aucun prix. Mais le prince est joueur, joueur effréné ; sa passion ne connaît pas de bornes. Il serait donc possible que, dans un moment d'entraînement, dans la fièvre de jeu, il consentit à jour son village. S'il le joue, il peut le perdre. Vous êtes chrétien, et vous appartenez à la nation la plus généreuse de l'univers : à ces deux titres, je vous abandonne ma destinée. Cherche à gagner ce village, qui est celui qu'habite toute ma famille. Vous avez un crédit illimité sur ma bourse, ne ménagez rien ; coûte que coûte, il faut triompher. Si la fatalité ne condamne, et que vos efforts soient impuissants, ruiné, je resterai serf, mais je n'en bénirai pas moins le nom de celui qui aura bien voulu tenter de briser mes fers.

—Eh bien ! j'accepte la tâche, dit gravement sir Richard :

—Pour ce soir ?

—Non, cela m'est impossible. On fait ce soir un whist ; puis, d'ailleurs, j'ai donné ma parole. Mais, demain ou après-demain, l'occasion ne manquera pas de se présenter. Osmanzoff n'hésitera certainement pas ; j'ai jugé hier de sa témérité, et je tâcherai de la mettre à profit.

Touché de reconnaissance, Neston se confondit en excuses, et se retira en proie à la plus vive agitation. La perspective de cette nouvelle ère, qui pouvait se réaliser en sa faveur, lui faisait l'effet d'un rêve. Son imagination bouleversée flottait alternativement de l'espoir à la crainte ; car il ne s'agissait pas seulement de sa liberté, mais encore de son union. Son avenir entier était en jeu : l'amour-propre l'avait empêché d'avouer tous les détails de sa condition ; sa conscience semblait alors lui en faire un reproche. Le mariage, définitivement arrêté, devait se célébrer dans quelques jours, et sa fiancée ignorait encore ce qui l'attendait au-delà de la cérémonie nuptiale. Le

fait, d'ailleurs, ne pouvait rester inconnu : il était à craindre que le mécontentement soulevé par son silence ne provoquât une rupture. Neston aimait et se savait aimé : il ne se contenait plus ; il eût donné la moitié de sa fortune, la moitié de son existence même, pour connaître déjà le résultat des efforts tentés par le généreux Anglais que le hasard lui avait fait rencontrer.

Les circonstances agissent souvent d'une manière bizarre sur nos facultés. Il est remarquable de considérer la différence d'impressions produites en nous par un même fait, suivant que les données varient. Telle chose nous plaît aujourd'hui, qui nous déplaisait hier ; de même que l'on nous voit parfois suivre une impulsion généreuse qui, dans un autre instant, ne trouvait auprès de nous aucun écho.

De retour chez lui, sir Richard se livrait à toutes les réflexions que pouvait lui suggérer la tâche dont il s'était chargé. Un domestique entre et lui présente une lettre sur un plateau d'argent ; c'était un mot de sa sœur, lui apprenant le prochain mariage de sa fille, nièce de Haight.

..A continuer..

—:o:—

DIFFICILE A TROUVER.

Un homme qui s'abstiendrait d'appeler le discours d'un ami un "heureux effort."

Une vieille fille qui avouerait n'avoir jamais été demandée en mariage.

Un couteau de poche qui n'est jamais dans ses autres pantalons."

Un chanteur qui ne se plaint pas d'un mauvais rhume lorsqu'il est prié de chanter.

Un enfant qui ne préférerait pas manger entre les repas pour ne manger qu'aux repas.

Un crayon qui est toujours dans la première poche où l'on fouille pour le trouver.

Un homme marié qui ne croirait pas que toutes les filles sont envieuses du tre-or que sa femme a conquis.

Un éditeur qui est toujours en colère de voir ses meilleurs morceaux crédités, et qui est content quand ils lui sont volés.

Une femme qui, étant surprise dans son négligé, ne ferait pas apologie de mauvaise apparence

Un homme qui a déjà fait des sottises dans sa vie et qui connaît assez pour en garder le secret.

Une mère qui ne dit jamais qu'elle "préférerait le faire elle-même," quand elle aurait dû apprendre à son enfant à faire cette chose.

—:o:—

RECETTES.

Moyen pour empêcher le lait de tourner.

On jette dans le lait, toutes les fois qu'on a à redouter sa décomposition, quatre ou cinq grains de sel, un clou ou tout autre morceau de fer.

Ciment pour vaisselle.

M. Octave Guisset, chimiste au Département de l'agriculture à Québec, vient de communiquer au *Journal d'Agriculture* la recette suivante qui peut être d'une grande utilité aux ménagères :

"Que de vaisselle perdue faute d'un bon ciment!—Rien n'est pourtant plus aisé que d'en préparer et d'en appliquer un excellent. Prenez une cuillerée de fromage frais ou caillé, bien égoutté, mais non pressé, et broyez-le avec une même quantité de chaux vive en poudre sur un morceau de vitre au moyen d'un couteau flexible, de manière à produire une pâte bien homogène. Appliquez ce ciment sur les faces brisées et remettez les morceaux à leur place en les maintenant quelque temps, de la manière la plus commode. Le ciment ne tarde pas à durcir. On laisse en repos pendant plusieurs jours, puis on enlève les bavures avec un couteau et la pièce est prête à servir de nouveau.—Le ciment doit être employé aussitôt après sa préparation, il se prend aussitôt en une masse dure hors de service.

"Le procédé, pour n'être pas nouveau, n'en est pas moins bon. J'ai chez moi passablement de plats, d'assiettes, etc., en faïence, dont, sans ce ciment les débris incommodes *giraient* dans quelque coin.

"Si l'on n'avait pas de fromage il suffirait de faire cailler un peu de lait écrémé, de laisser égoutter le caillé et de le presser légèrement pour faire sortir le petit lait; on aurait alors le fromage (caséine) convenable."

—:0:—

VARIÉTÉS.

LE MAIRE VA DE CI VA DE LÀ.—*Histoire véridique.*—Le journal le *Centre*, de Montluçon (France,) raconte l'histoire suivante.

Un de nos maires républicains très-lettrés, sachant signer son nom avec plus ou moins d'orthographe, possédant un débit de boissons et maître d'hôtel au besoin, vient d'être victime d'une filouterie assez piquante.

Quatre individus avaient fait chez lui une dépense de 18 à 20 francs. Le quart d'heure de Rabelais étant arrivé, le train de Paris du soir étant aux environs de Magnette, il s'agissait de s'esquiver sans bourse délier.

Un des consommateurs fait le pari avec M. le maire qu'il ne suivra pas, pendant une demi-heure, le mouvement du balancier de sa pendule (ornement de la salle à manger.) le bras droit tendu et la main ouverte allant de droite à gauche et de gauche à droite, en disant : "va de ci, va de là," et sans se tromper.

L'enjeu était de 50 fr. et accepté par M. le maire, à la condition qu'il aurait les yeux bandés et que les assistants ne feraient aucun bruit et ne parleraient pas dans la crainte de le faire tromper.

M. le maire commence *va de ci, va de là*, accompagnant les paroles du mouvement du bras, de droite à gauche et de gauche à droite. Pendant qu'il est sérieusement occupé à gagner son pari, les quatre consommateurs, profitant de sa préoccupation, ouvrent la porte avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas l'interrompre, courent au guichet de la gare, où ils arrivent à temps pour

prendre leurs billets pour je ne sais quelle destination.

Mme la maîtresse, occupée dans sa cuisine, ennuyée d'entendre si longtemps ce "va de ci, va de là, voulant se rendre compte de ce bruit monotone, entre dans la salle à manger; dans ce moment, la demoiselle à la pendule et le maître se retournent en criant.—J'ai gagné, payez les cinquante francs! Mme la maîtresse resta stupéfaite en voyant son mari jouer au colin-maillard tout seul.

Elle arracha le bandeau et traita le premier magistrat de la localité d'imbécile, de fou, de...tant d'autres épithètes plus ou moins injurieuses.

La porte restée ouverte leur indique que les consommateurs ont pris la fuite.

M. le maire en est quitte pour perdre la consommation et les 50 fr. de l'enjeu. Pour s'écarter de consolation il lui reste le sobriquet de *va de ci, va de là*.

:

Un petit garçon à qui on enseigne l'économie en lui disant que l'argent qu'il place dans sa Banque servira un jour à l'exempter de la conscription, eût, l'autre jour une querelle avec sa sœur, à propos d'une pièce de monnaie.

—Elle est à moi, dit le petit garçon, et je veux la mettre dans ma Banque pour m'acheter un homme.

—Eh bien! et moi, dit la petite fille, est-ce que je n'ai pas besoin d'argent pour m'acheter un homme quand je serai grande.

:

Un malin de la ville demandait à un paysan, s'il savait quelle différence il y a entre un médecin et un avocat.

"Eh bien, répondit le campagnard voici la différence. Quand on a eu affaire à un avocat on finit par "ouvrir les yeux;" au contraire, quand on a eu affaire à un médecin, les parents sont appelés à vous "fermer les yeux."

:

Mme X...est connue pour sa coquetterie.

Hier, son mari se précipitait comme un fou chez son médecin.

—Docteur, venez vite, ma femme vient d'avoir une faiblesse.

Et l'autre, étourdi :

—Pour qui ?

:

Au restaurant.

—Ce pauvre monsieur en face de nous mourra dans l'année.

—Pourquoi ?

—Ils sont treize à table.

—Je ne vois que lui seul.

—Tu oublies la douzaine d'huitres.

:

Un amateur de bon vin tenait à son confesseur ce joyeux raisonnement :

—Mon père, le bon vin fait le bon sang, le bon sang produit la bonne humeur, la bonne humeur fait naître les bonnes pensées, les bonnes pensées produisent les bonnes œuvres, les bonnes œuvres conduisent l'homme au ciel; donc le bon vin doit me mener tout droit en paradis.

—Ainsi-soit-il, répondit le prêtre.

On parle d'un mariage qui vient de se célébrer il y a quelques jours.

La jeune mariée est charmante, mais le mari est terriblement laid. Pauvre fille !

—Pas si à plaindre! la veille du mariage il lui a fait cadeau d'un titre de rente de \$5,000.

—Vous m'en direz tant! C'est le présent qui a fait oublier le futur.

:

Un petit garçon et une petite fille qui sont habitués à jouer ensemble et qui vivent du reste dans la meilleure intelligence, sont surpris à se donner des gifles et à s'égratigner en s'accablant des mots les plus blo sants.

Une de leur maman survient.

—Qu'est-ce que vous faites-là, petits malheureux ?

Ils s'interrompent, sourient tout doucement et répondent avec candeur :

—Nous jouons au petit mari et à la petite femme!

:

Pensée d'une Parisienne :

A quinze ans la toilette "dépave;" elle "pare" à trente ans et "répare" à quarante.

:

—C'est bien joli de se marier, disait une jeune fille qui regardait passer des nouveaux mariés.

—Oui, dit une femme qui était présente, le premier jour c'est toujours beau, mais après.....

—Eh bien, après, après, dit la jeune fille avec excitation, ça vaut toujours autant que de rester fille.

:

Une dame désirait un siège. Un galant cavalier lui apporte un fauteuil et la fait asseoir.

—Oh! vous êtes un bijou!

—Non, non, répliqua-t-il en s'inclinant très bas, je ne suis qu'un bijoutier, je viens juste de placer le bijou!

:

Le propriétaire d'un salon ayant été entendre un sermon sur la tempérance résolut de se réformer, aussi placarda-t-il sur ses murs, "Pour cause de réforme, tous les verres à 10 cents sont maintenant réduits à 5."

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jours à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an	\$0.50
Six mois	0.25
Un numéro	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc doivent être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.